

Nous profiterons enfin de l'expérience acquise par un exercice déjà long de la critique des théâtres dans le journalisme. Nous avons suivi toutes les dernières représentations de Racine; nous avons pu nous rendre compte de l'effet qu'elles ont produit et du sentiment que le public y apporte. Nous ferons en sorte que cette note actuelle et en quelque sorte vivante, non prise dans les livres, mais saisie au théâtre, résonne dans nos jugements et dans nos remarques. C'est par là seulement que nous pouvons introduire un peu de nouveauté dans les questions que nous avons à traiter, questions fatiguées plutôt qu'épuisées par de longs débats.

On nous excusera d'avoir montré ici par quels soins nous nous efforcerons de justifier la hardiesse que nous avons de nous charger d'une si difficile entreprise. Certes, nul plus que nous ne regrette que M. Saint-Marc Girardin n'ait pu accomplir sa tâche jusqu'au bout; et tout ce que nous espérons, en reprenant ce travail après lui, c'est de mériter l'indulgence du lecteur.

L. M.

MITHRIDATE

TRAGÉDIE

1673

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

Le 12 janvier 1673, Racine fut reçu à l'Académie française, en même temps que l'abbé Gallois, l'historien, et l'abbé Fléchier, l'orateur. Pour la première fois, le public fut admis à la cérémonie, et le monde élégant envahit le sanctuaire des lettres. Le *Mercure* rend compte de la triple réception en ces termes : « MM. Gallois, Fléchier et Racine ont été reçus à l'Académie française, où M. Colbert s'est rendu pour entendre leurs harangues. Elles lui plurent beaucoup, et toute la compagnie en fut charmée. » Il paraît cependant que Racine n'obtint pas beaucoup de succès. Voici ce que dit Louis Racine : « Le remerciement de mon père fut fort simple et fort court, et il le prononça d'une voix si basse que M. Colbert, qui étoit venu pour l'entendre, n'en entendit rien, et que ses voisins même en entendirent à peine quelques mots. Il n'a jamais paru dans les recueils de l'Académie, et ne s'est point trouvé dans ses papiers après sa mort. L'auteur apparemment n'en fut pas content, quoique suivant quelques personnes éclairées, il fût né autant orateur que poète. »

L'abbé d'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie française*, dit en note : « Fléchier, Gallois et Racine furent reçus le même jour. Fléchier parla le premier et fut infiniment applaudi; Racine parla le second et gâta son discours par la trop grande timidité avec laquelle il le prononça, en sorte que son discours n'ayant pas réussi, il ne voulut point le donner à l'imprimeur. »

Racine succédait à La Motte Le Vayer, qui avait lui-même

remplacé Méziriac. C'était un honneur dont il pouvait à bon droit être flatté, car il n'avait qu'un peu plus de trente-trois ans, et c'était être admis de bonne heure dans la célèbre compagnie. Au même moment, il remportait un nouveau triomphe au théâtre. C'est en effet à une date fort rapprochée de la réception de Racine à l'Académie que fut représenté *Mithridate*, puisque le *Mercuré galant* rend compte des deux événements dans la même lettre. On ignore le jour précis de la représentation. Le 13 janvier semble le plus probable. Une anecdote relative à la composition de cette pièce, et qui donne une idée de la manière dont l'auteur travaillait, se trouve dans la lettre du successeur de Racine à l'Académie, du Trousset de Valincourt, à l'abbé d'Olivet :

« Il possédoit au suprême degré le talent de la déclamation, dit Valincourt. C'étoit même sa coutume de déclamer ses vers avec feu à mesure qu'il les composoit. Il m'a plusieurs fois conté que, pendant qu'il faisoit sa tragédie de *Mithridate*, il alloit tous les matins aux Tuileries, où travailloient alors toutes sortes d'ouvriers; et que, récitant ses vers à haute voix, sans s'apercevoir seulement qu'il y eût personne dans le jardin, tout à coup il s'y trouva environné de tous ces ouvriers. Ils avoient quitté leur travail pour le suivre, le prenant pour un homme qui, par désespoir, alloit se jeter dans le bassin. »

Mithridate est, comme *Britannicus*, une tragédie empruntée à l'histoire romaine. Racine, dans sa préface, indique les sources où il a puisé son sujet. Il cite Florus, Plutarque, Dion Cassius, Appien d'Alexandrie.

Bornons-nous à reproduire ici le tableau des dernières actions du roi de Pont tel qu'il est tracé dans Florus :¹

« Ses défaites, au lieu de l'abattre, ne faisaient qu'enflammer son ardeur. Amorcé en quelque sorte par les richesses de l'Europe et de l'Asie, il réclamait comme son patrimoine, comme un bien qu'on lui avait ravi, les provinces étrangères dont on l'avait dépouillé. Les incendies mal éteints se rallument avec plus de

1. « Mithridates tantum repulsus. Itaque non fregit ea res Ponticos, sed incendit. Quippe rex Asia et Europa quodam modo inescatus, non jam quasi alienam, sed, quia amiserat, quasi raptam belli jure repetebat.

« Igitur ut extincta parum fideliter incendia majore flamma reviviscunt, ita ille de

violence : ainsi Mithridate, après tant de pertes, reparaisait à la tête d'armées plus nombreuses, et traînait en Asie tout son royaume de Pont ; la mer, la terre et les fleuves étaient couverts de ses vaisseaux et de ses troupes. Après avoir longtemps assiégé Lucullus dans Cyzique, forcé à la retraite par la famine et par la peste, il est atteint dans sa fuite par l'ennemi qui fait un grand carnage de ses soldats, et rougit de leur sang le Granique et l'Œsape. Dans cette extrémité, Mithridate, fertile en expédients, et tournant contre les Romains leur propre avarice, ordonne aux siens de répandre sur la route leur argent et leurs bagages pour arrêter la poursuite du vainqueur. La mer ne fut pas plus fidèle à Mithridate que la terre : la tempête attaqua sa flotte composée de cent voiles, la mit en pièces, détruisit tous ses apprêts, toutes ses munitions de guerre. La perte d'une bataille navale ne lui eût pas été plus funeste. On eût dit que Lucullus, d'intelligence avec les flots et les orages, avait laissé aux vents le soin d'achever la défaite de Mithridate.

« Les plus grandes ressources de son royaume étaient épuisées ; mais il lui restait son courage, qui s'augmentait avec ses malheurs. Se tournant vers les nations voisines, il cherchait à envelopper l'Orient et le Nord dans sa ruine. Il armait les Ibères, les habitants des bords de la mer Caspienne, les peuples de l'Albanie ; il soulevait les deux Arménies. Mais dans les efforts que faisait Mithridate pour effacer sa honte, la fortune cherchait de la gloire, un nom et des titres pour son favori Pompée. Le général romain, voyant de nouveaux feux sur le point d'embraser l'Asie, de nouveaux rois qui s'avancent pour s'en emparer, avant

integro, auctis majorem in modum copiis, tota denique regni sui mole in Asiam rursus mari, terra, fluminibusque veniebat... Cyzicum toto invaserat bello... Quum ex mora obsidentem regem fames, ex fame pestilentia urgeret, recedentem Lucullus assequitur, adeoque cecidit ut Granicus et Œsapus amnes cruenti redderentur. Rex callidus, romanæque avaritiæ peritus, spargi à fugientibus sarcinas et pecuniam jussit, qua sequentes moraretur. Nec felicior in mari, quam in terra, fuga. Quippe centum amplius navium classem, apparatusque belli gravem, in Pontico mari aggressa tempestas, tam fœda strage laceravit, ut navalis belli instar efficeret, plane quasi Lucullus, quodam cum fructibus procellisque commercio, debellandum tradidisse regem ventis videretur.

« Atrita jam omnes validissimi regni vires erant ; sed animus malis augebatur. Itaque conversus ad proximas gentes, totum pæne Orientem ac Septentrionem ruina sua involvit. Iberi, Caspii, Albani, et utræque sollicitabantur Armeniæ : perque omnia et decus et nomen et titulos Pompeio suo Fortuna quærebat. Qui ubi novis

que les forces de ces nations puissent se réunir, passe aussitôt l'Euphrate sur un pont de bateaux, passage qu'aucun capitaine n'avait encore tenté avant lui. Il surprend Mithridate fuyant au milieu de l'Arménie, et, par le plus rare bonheur, l'écrase dans un seul combat. C'était la nuit, et il avait la lune dans son parti : placée derrière l'ennemi, en face des Romains, elle projetait au loin les ombres des soldats de Mithridate qui, trompés par cette apparence, croyaient frapper l'ennemi en se battant contre leur ombre.

« Cette nuit décida du sort de Mithridate. Il lui fut impossible de se relever. En vain essayait-il de se replier comme les serpents dont on a écrasé la tête et qui menacent encore de la queue. En vain s'étant échappé dans la Colchide, tantôt il se flattait, en se montrant tout à coup, de répandre la terreur sur les côtes de la Sicile et de la Campanie; tantôt il voulait tout envahir depuis la Colchide jusqu'au Bosphore; de là, à travers la Thrace, la Macédoine et la Grèce, il devait s'élancer et fondre inopinément sur l'Italie : projets qu'il ne put accomplir, prévenu par la révolte de ses soldats et par la trahison de Pharnace. Après avoir inutilement employé le poison, il eut recours au fer pour s'arracher la vie. »

Cette dernière partie du récit de Florus contient tout le germe de la tragédie de Racine, et l'on peut se rendre compte de ce que le poète a ajouté à l'histoire. Monime, femme de Mithridate, avait péri dans les circonstances rapportées par Plutarque et que la préface de Racine mentionne.¹ L'auteur tragique la fait sur-

motibus ardere Asiam videt, aliosque ex aliis prodire reges, nihil cunctandum ratus, priusquam inter se gentium robora coirent, statim ponte navibus facto, omnium ante se primus transit Euphratem regemque fugientem media nactus Armenia, quanta felicitas viri! uno prælio confecit. Nocturna ea dimicatio fuit, et luna in partibus. Quippe quasi commilitans, quum, a tergo se hostibus, a facie Romanis præbuisset, Pontici per errorem longius cadentes umbras suas, quasi hostium corpora, petebant.

« Et Mithridates quidem nocte illa debellatus est. Nihil enim postea valuit, quanquam omnia expertus, more anguim qui, obruto capite, postremum cauda minantur. Quippe quum effugisset hostem, Colchos, Sicilia quoque littora et Campaniam nostram subito adventu terrere voluit; Colchis tenus jungere Bosphoron, inde per Thraciam, Macedoniam et Græciam transilire, sic Italiam nec inopinatus invadere tantum cogitavit. Nam per defectionem civium, Pharnacisque filii scelere præventus, male tentatum veneno spiritum, ferro expulit. » (FLORUS, lib. III, c. v.)

1. Voy. page 21.

vivre à son époux. Xipharès, fils de Stratonice, fut, suivant Ap-pien, mis à mort après la trahison de sa mère. Racine a prolongé son existence comme celle de Monime. Ce sont là des libertés permises à la poésie. Le point important et le seul nécessaire, c'est que le caractère de Mithridate soit vigoureusement saisi et énergiquement rendu. Afin de montrer jusqu'à quel point l'auteur tragique a été un peintre fidèle, la plupart de nos prédécesseurs ont reproduit la lettre de Mithridate au roi des Parthes, Arsace, qui se trouve dans les fragments de l'historien Salluste. Il est évident que la lettre en question est l'œuvre de Salluste : mais on sait avec quelle force et quelle vérité cet historien fait parler les personnages fameux qu'il veut peindre, et sait entrer, pour ainsi dire, dans leur esprit. Voici cette lettre :

LE ROI MITHRIDATE AU ROI ARSACE, SALUT.¹

« Les souverains dont les États sont florissants, et qu'on veut engager dans une guerre, doivent examiner avant tout s'ils sont libres de rester en paix : ils considéreront ensuite si ce qu'on propose est d'accord avec la justice et avec leur sûreté, et s'ils doivent en attendre de la gloire ou de la honte. S'il vous était permis, Arsace, d'espérer une paix durable, si les ennemis les plus perfides n'étaient à vos portes, si la ruine des Romains ne vous promettait une gloire immortelle, je n'oserais point réclamer votre alliance, j'espérerais en vain d'associer mes malheurs à vos prospérités.

« Le ressentiment que la dernière guerre vous a laissé contre Tigrane, la triste situation de mes affaires, sembleraient devoir vous arrêter ; mais ces motifs, si vous savez les apprécier, ne serviront qu'à nous unir. Tigrane, pressé par le danger, acceptera toutes les conditions que vous lui imposerez. Quant à moi,

I. REX MITHRIDATES REGI ARSACI, SALUTEM.

« Omnes qui, secundis rebus suis, ad belli societatem orantur, considerare debent liceatne tum pacem agere; dein quod quaeritur, satisne pium, tutum, gloriosum, an indecorum sit. Tibi si perpetua pace frui liceret; nisi hostes opportuni et scelestissimi; nisi egregia fama, si Romanos oppresseris, futura est: neque petere audeam societatem, et frustra mala mea cum tuis bonis misceri sperem.

« Atqui ea quæ te morari posse videntur, ira in Tigranem recentis belli et meæ res parum prosperæ, si vero aestumare voles, maxime hortabantur. Ille enim obnoxius, qualem tu voles societatem accipiet: mihi fortuna, multis rebus ereptis, usum dedit

je dois à ma mauvaise fortune l'expérience qui donne de sages conseils; et l'exemple de mon malheur est la leçon la plus utile que je puisse vous offrir dans votre prospérité.

« Sachez que les Romains n'ont jamais eu qu'un seul motif de faire la guerre à tant de peuples et à tant de rois: l'insatiable passion des richesses et du pouvoir; c'est ce qui d'abord les arma contre Philippe, roi de Macédoine: mais, se voyant pressés par les Carthaginois, ils feignirent d'être les amis d'Antiochus, qui marchait au secours de Philippe; et, par une politique insidieuse, ils l'éloignèrent, en lui cédant l'Asie. Philippe une fois défait, Antiochus fut contraint de leur payer dix mille talents; puis ils le dépouillèrent de toute l'Asie en deçà du mont Taurus. Enfin, après plusieurs combats dont les succès furent divers, Persée, fils de Philippe, se confia à leur foi, en présence des dieux de Samothrace. Le traité lui donnait la vie; mais ces hommes, féconds en ruses perfides, imaginèrent, pour éluder leurs serments, de le faire périr en le privant du sommeil.

« Maintenant ils se glorifient de l'amitié d'Eumène, lui qu'autrefois ils ont livré à Antiochus pour en obtenir la paix. Ils réduisirent Attale, qu'ils avaient accablé d'outrages, et dont ils épuisèrent les trésors, à n'être plus que le gardien de son royaume asservi; et de roi qu'il était, ils en firent le plus misérable des esclaves. Enfin, après avoir supposé un testament impie, ils dépouillèrent son fils Aristonicus, qui réclamait l'héritage paternel, et l'enchaînèrent à leur char de triomphe comme un ennemi vaincu. L'Asie devint leur proie; et, à la mort de

bene suadendi; et, quod florentibus optabile est, ego non validissimum præbeo exemplum quo rectius tua componas.

« Namque Romanis, cum nationibus, populis, regibus cunctis, una et ea vetus causa bellandi est, cupido profunda imperii et divitiarum: qua primum cum rege Macedonum Philippo bellum sumserunt. Dum a Carthaginiensibus premebantur, amicitiam simulantes, ei subvenientem Antiochum concessione Asiæ per dolum avertere; ac mox a Philippo, Antiochus omni cis Taurum agro et decem millibus talentorum spoliatus est. Persen deinde, Philippi filium, post multa et varia certamina, apud Samothracas deos acceptum in fidem, callidi et repertores perfidiæ, quia pacto vitam dederant, insomniis occidere.

« Eumenem, cujus amicitiam gloriose ostentant, initio prodidere Antiocho pacis mercedem. Post, Attalum, custodem agri captivi, sumtibus et contumeliis ex rege miserrimum servorum effecere; simulatoque impio testamento, filium ejus Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium more per triumphum duxere. Asia ab

Nicomède, ils ravagèrent la Bithynie, quoique ce prince eût un fils de Nusa, qu'ils avaient eux-mêmes reconnue reine.

« Qu'est-il besoin de parler de moi? de moi, que tant de provinces et que tant de royaumes séparaient des Romains. Mais ils convoitaient mes richesses, ils s'irritaient de ma haine pour la servitude, et ils me firent attaquer par Nicomède. Connaissant toute leur perfidie, je prévis ce qui devait arriver, et j'en pris à témoin le roi Ptolémée et les Crétois, seules puissances restées libres sur la terre: puis, vengeant mes injures, je chassai Nicomède de la Bithynie; je repris cette Asie, dépouille d'Antiochus, et j'affranchis la Grèce d'un cruel esclavage. La trahison d'un Archélaus, le plus vil des esclaves, vint arrêter mes entreprises. Ceux qui, par lâcheté ou par une politique honteuse, ne prirent point les armes, comme si moi seul j'eusse dû les défendre, expient cruellement leur faute. Ce n'est qu'à prix d'argent que Ptolémée retarde sa perte; et la guerre, déjà portée une fois chez les Crétois, ne sera terminée que par leur ruine.

« Persuadé que les Romains, arrêtés par leurs discordes civiles, différeraient la guerre plutôt qu'ils ne m'accorderaient la paix, j'ai repris les armes malgré Tigrane, qui reconnut trop tard la sagesse de mes conseils, malgré votre éloignement et la servilité de tous les autres peuples. Sur terre, j'ai battu, auprès de Chalcédoine, leur général Marcus Cotta; et la mer m'a vu détruire leur flotte la plus magnifique. J'étais sous les murs de Cyzique avec une armée nombreuse: mais le siège traînait en longueur; les vivres manquaient, je ne voyais arriver aucun

ipsis obsessa est. Postremo totam Bithyniam, Nicomede mortuo, diripere; quam filius Nusæ, quam reginam appellaverant, genitus haud dubie esset.

« Nam quid ego me appellem? quem disjunctum undique regnis et tetrarchiis ab imperio eorum, quia fama erat divitem neque servitutum esse, per Nicomedem bello laceraverunt; sceleris eorum haud ignarum, et ea quæ accidere testatum antea, Cretenses solos omnium liberos ea tempestate, et regem Ptolemæum. Atque ego, ultus injurias, Nicomedem Bithynia expuli, Asiamque spoliis regis Antiochi recepi, et Græciæ demsi grave servitium. Incepta mea postremis servorum Archelaus, exercitu prodito, impedivit; illique quos ignavia aut prava calliditas, uti meis laboribus tuti essent, armis abstulit, acerbissimas pœnas solvunt. Ptolemæus pretio diem belli prolata: Cretenses impugnati semel jam, neque finem nisi excidio habituri.

« Equidem quum mihi, ob ipsorum interna mala, dilata prælia magis quam pacem datam intelligerem; abnuente Tigrane, qui mea dicta sero probat, te remoto procul, omnibus aliis obnoxiiis, rursus tamen bellum cepi; Marcumque Cottam, romanum ducem, apud Chalcedona terra fudi, mari exsui classe pulcherrima. Apud Cyzicum, magno cum exercitu, in obsidione moranti frumentum defuit, nullo circum adnitente;

secours, et la saison ne permettait plus de tenir la mer. Déterminé par ces conjonctures, mais non forcé par l'ennemi, je retournais dans mon royaume, lorsque, sur les côtes de Para et d'Héraclée, la tempête ayant dispersé ma flotte, je perdis l'élite de mes soldats.

« Retraqué derrière Cabire, je ne tardai point à rétablir mon armée; ensuite, après quelques alternatives de bons et de mauvais succès, la disette vint nous assaillir de nouveau, Lucullus et moi: mais le voisinage du royaume d'Ariobarzane, que la guerre avait épargné, lui offrit des ressources; et moi, je fus obligé de regagner l'Arménie à travers un pays totalement dévasté. Les Romains m'y suivirent, ou plutôt ils furent fidèles à leur projet de renverser tous les trônes; et parce qu'ils éloignèrent du combat une grande partie de l'armée de Tigrane, en la resserrant dans des lieux difficiles, ils exaltent comme une victoire cette imprudence de leur ennemi.

« Maintenant, je vous le demande, pensez-vous qu'après ma défaite il vous soit plus facile de résister, ou que les Romains mettent un terme à la guerre? Je sais que vous avez de grandes ressources en soldats, en armes, en richesses; et cela même qui me fait rechercher votre alliance, vous désigne à leur cupidité.

« Au reste, tandis que j'ai des soldats vieillies dans les batailles, que le royaume de Tigrane n'est point entamé, et que la guerre, encore loin de vos États, peut, sans embarras pour vous, se terminer par nos armes, il ne vous est pas permis d'hésiter; car nous ne pouvons ni vaincre ni être vaincus sans que vous soyez en danger.

simul hyems mari prohibebat: ita, sine vi hostium, regredi coactus in patrium regnum, naufragiis, apud Param et Heracleam, militum optimos cum classibus amis.

« Restituito deinde apud Cabira exercitu, et variis inter me atque Lucullum praeliis, inopia rursus ambos incessit: illi suberat regnum Ariobarzani, bello intactum: ego, vastatis circum omnibus locis, in Armeniam concessi; secutique Romani, non me, sed morem suum omnia regna subvertendi, quia multitudinem artis locis pugna prohibuere, imprudentiam Tigranis pro victoria ostentant.

« Nunc quaeso considera, nobis oppressis, utrum firmiorem te ad resistendum, an finem belli futurum putes. Scio equidem tibi magnas opes virorum, armorum, et auri esse; et ea re a nobis ad societatem, ab illis ad praedam peteris.

« Ceterum consilium est, Tigranis regno integro, meis militibus belli prudentibus, procul ab domo, parvo labore, per nostra corpora bellum conficere; quando neque vincere neque vinci sine tuo periculo possumus.

« Ignorez-vous que les Romains ont tourné leurs armes contre nous parce que l'Occident ne leur offrait plus que de vastes mers? Depuis leur origine, ils doivent tout à la violence, leur ville, leurs femmes, leur territoire, leur empire. Misérables aventuriers, jadis sans patrie, sans famille, nés pour le malheur du monde, ils bravent les lois divines et humaines, leurs alliés, leurs amis, les peuples voisins ou étrangers; les riches comme les pauvres, ils subjuguent, ils exterminent tout, regardant comme ennemi quiconque n'est pas leur esclave, et surtout haïssant les rois. Cependant la liberté convient à peu de nations; la plupart ne demandent que des maîtres justes. Maintenant nous sommes odieux aux Romains, nous leur disputons l'empire; mais un jour nous pourrions être les vengeurs du monde.

« Pour vous, maître de Séleucie, la plus grande des villes; maître de la Perse, le plus riche des royaumes, qu'attendez-vous des Romains? Des ruses pour le présent, la guerre pour l'avenir. Armés contre tous, ils sont surtout à craindre pour ceux dont la défaite leur promet de plus riches dépouilles. C'est par l'audace, c'est par la trahison, c'est en éternisant la guerre, qu'ils ont créé leur puissance. Ainsi ils extermineront tout, si on ne les extermine eux-mêmes. Mais leur perte sera facile, si nous enveloppons leur armée dépourvue de vivres et de secours, vous du côté de la Mésopotamie, nous du côté de l'Arménie. Jusqu'ici nos fautes ont fait tous leurs succès. Quelle gloire pour vous de secourir deux grands rois, et d'accabler ces brigands, ennemis des nations! Je vous invite, je vous exhorte à suivre mes con-

« An ignoras Romanos, postquam ad occidentem perguntibus finem Oceanus fecit arma huc convertisse? neque quicquam a principio nisi raptum habuere, domum, conjuges, agros, imperium? Convenas, olim sine patria, sine parentibus, pestes conditos orbis terrarum; quibus non humana ulla neque divina obstant, quin socios, amicos, procul juxtaque sitos, inopes, potentesque, trahant excidantque; omniaque non serva, et maxime regna, hostilia ducant; namque pauci libertatem, pars magna justos dominos volunt. Nos suspecti sumus, aemuli, et in tempore vindices adfuturi.

« Tu vero, cui Seleucia, maxuma urbium, regnumque Persidis inclutæ divitiis est, quid ab illis, nisi dolum in praesens et postea bellum expectas? Romani in omnes arma habent, acerrima in eos quibus victis spolia maxuma sunt: audendo et fallendo, et bella ex bellis serendo, magni facti. Per hunc morem extinguunt omnia aut occidunt! quod difficile non est, si tu Mesopotamia, nos Armenia circumgredimur exercitum sine frumento, sine auxiliis: fortuna autem nostris vitis adhuc incolumis. Teque illa fama sequetur, auxilio profectum magnis regibus, latrones gentium oppressisse.

seils : ne souffrez pas qu'un seul empire envahisse tous les autres et ne consentez point à notre ruine, lorsque notre alliance peut vous assurer la victoire. »

Comparez cette lettre au magnifique discours que Mithridate adresse à ses fils (acte III, scène 1), et vous n'aurez pas de peine à reconnaître où le poète tragique s'est inspiré. Le lecteur a pu déjà constater, à propos de *Britannicus*, le soin extrême que Racine prenait de s'éclairer, de se pénétrer de tout ce qui était propre à nourrir et à fortifier son génie, fondant ses drames, pour ainsi dire, sur les assises les plus solides. Ici encore, il n'a rien ignoré de ce que l'étude de l'antiquité lui pouvait fournir.

Racine a-t-il eu, pour la partie fictive de sa tragédie, pour la rivalité de Mithridate et de son fils, un modèle dans les *Trachiniennes* de Sophocle? C'est ce que le P. Brumoy cherche à démontrer dans son *Théâtre des Grecs*. On sait le sujet des *Trachiniennes*. Après avoir détruit et ravagé l'Oechalie, Hercule envoie à sa femme Déjanire des captives parmi lesquelles figure Iole, fille d'Eurytus, qui est aimée du héros. Déjanire apprend que cette Iole est sa rivale. Elle interroge Lichas, envoyé par Hercule; elle dissimule sa jalousie, elle feint la résignation : « Au nom de Jupiter, ne me cache pas la vérité, tu ne parles pas à une femme cruelle ou ignorante des choses humaines; elle sait qu'aucun bonheur n'est durable. » Elle lui arrache ainsi le secret qu'il veut lui cacher. Désolée de l'infidélité de son époux, elle se souvient du philtre que lui a révélé le centaure Nessus expirant. Elle teint une tunique avec le sang figé autour de la flèche qui a frappé le centaure, et elle envoie cette tunique à Hercule. Celui-ci l'a à peine revêtue qu'il est dévoré d'un feu inextinguible. Déjanire, au désespoir, se perce le sein et expire. Hercule est rapporté mourant. Il exhale ses plaintes. Il exige que son fils Hyllus le transporte sur le mont OËta et le place sur le bûcher qui doit le consumer. De plus, il lui ordonne d'épouser Iole.

« Je te fais, mon fils, cette dernière prière : quand j'aurai cessé de vivre, si tu as pour moi quelque tendresse, si tu res-

Quod uti facias moneo hortorque, neu malis pernicie nostra unum imperium prolatum, quam societate victor fieri. »

(SALLUST., Fragm., lib. IV.)

pectes les serments prêtés à ton père, prends-la pour épouse, ne rejette pas mes vœux. Qu'aucun autre que toi ne reçoive celle qui partagea ma couche! O mon fils, sois toi-même son époux. Cède à mes désirs : le refus de cette dernière faveur te ferait perdre le mérite de tes premiers bienfaits.

HYLLUS.

« Grands dieux! tes souffrances m'interdisent les reproches, mais comment pourrais-je me soumettre à de pareilles injonctions?

HERCULE.

« Ainsi tu refuses de faire ce que je te demande?

HYLLUS.

« Quoi! épouser celle qui a seule causé la mort de ma mère et l'état déplorable où je te vois! Quel homme pourrait s'y résoudre, à moins d'être aveuglé par les dieux vengeurs? J'aime mieux mourir, ô mon père, que de vivre avec mes plus cruels ennemis.

HERCULE.

« Tu parais vouloir manquer à tes devoirs envers un père mourant! mais la colère des dieux te poursuivra si tu me désobéis.

HYLLUS.

« Hélas! ton langage annonce la violence de ton mal.

HERCULE.

« C'est toi qui réveilles mes douleurs assoupies.

HYLLUS.

« Malheureux! en quel embarras je me trouve!

HERCULE.

« Ne veux-tu pas obéir à ton père?

HYLLUS.

« Dois-je donc, mon père, faire une action impie?

HERCULE.

« Il n'y a pas d'impiété à réjouir mon cœur.

HYLLUS.

« Tu m'ordonnes donc absolument de le faire?